

Une Dent si romantique

Tout Combièr de ce bout qui se respecte, ne saurait ne pas monter à la Dent au moins une fois par année. Délaisser cette fière montagne, encore qu'en la gravissant vous avez tout perdu de sa belle silhouette pour ne plus retrouver que des pentes qui vous feront souffrir si vous avez quitté votre belle allure d'autrefois, plus qu'un an, c'est un sacrilège. Une profanation. Une sorte de trahison. Envers la montagne elle-même, mais aussi envers votre propre romantisme qui demande à ce que vous fassiez ce pèlerinage presque avec la régularité d'un métronome.

Cette ascension, que vous avez réalisée le plus souvent en famille, toujours à pied, sauf une fois en voiture, pour ne pas se mettre en retard vis-à-vis d'amateurs de fondue, révèle tout au long de son parcours des facettes romantiques, et surtout des réminiscences des temps passés. De votre vie peut-être, quand vous veniez ici pour les premières fois avec votre mère, mais surtout de cette grande époque du tourisme au Pont et alors même que la Dent constituait un argument publicitaire de choix. Elle figurait certes sur à peu près tous les fascicules, mais aussi, en vrai, elle était capable d'offrir de belles émotions à des touristes qu'une simple montagne à vaches transcendait.

La Dent, toujours aimée, toujours parcourue, et qui saura le rester, sans aucun doute, jusqu'au dernier jour, tout au moins jusqu'à cette fin de première partie d'existence, la plus longue on l'espère, où vous serez aptes à faire aller vos deux bonnes jambes.

C'est tout en montant là-haut qu'il nous est venu cette pensée désespérante, que, qui que nous soyons et quoique nous fassions, et même si pour imposer notre présence sur cette pauvre terre nous montions ici 2 fois par jour pendant une existence entière, nous ne laisserons pas de trace. Alors que notre vie toute entière, dans le fond, ne fut consacrée qu'à cela, laisser une trace. Si minime soit-elle, mais trace quand même, qui puisse témoigner du passage d'un homme parmi les hommes, ordinaires certes, mais pas tout à fait commun, dans le sens qu'il sentit souvent qu'il faisait corps avec cette terre, qu'il en était même un élément indispensable, Ô présomptueux fut-il en ce moment-là.

Ce fut ce même jour que sur le chemin du retour il croisa une jolie blonde, de l'autre bout, et comme il la connaissait, ils échangèrent quelques mots sur la pluie qui allait venir. Celle-là, l'une des rares qu'il connaissait de ce type, était restée belle et désirable malgré le temps qui passe. Mais dommage, se dit-il, elle est mal mariée. Et alors il repensa à son grand dadais de mari, homme vulgaire et méchant, de langue surtout, avec lequel il y avait longtemps qu'il ne parlait plus. A quoi bon, quand rien ne vous attache, et même pas la même région que vous habitez et que très certainement, tous deux, vous aimez tout autant l'un que l'autre.

Il nous est revenu aussi lors de cette ballade rapide, puisque nous étions à l'époque où notre ami Marcel Amiguet faisait son grand retour parmi nous, que

le peintre avait pris cette montagne, avec le vaste paysage que l'on y découvre mieux au fur et à mesure que l'on monte, pour y placer son thème L'Espérance. Il convenait ce jour-là de retrouver le point exact où il avait pu esquisser les grandes lignes de sa future toile monumentale. On le constatera plus bas, il y a un léger décalage. Soit nous n'étions pas tout à fait assez haut contre le sommet, il s'agit-là d'une dizaine de mètres, soit Amiguet avait triché d'un poil avec la réalité. Mais l'un dans l'autre, après près d'un siècle, rien qui n'ait vraiment changé. Et surtout la Dent offre toujours, non seulement le même spectacle, mais aussi la même ambiance, où il vous semble être un peu en dehors du temps. Parmi les nuées. Plus haut que les hommes. Sage altitude pour philosopher et se poser mille questions sur l'existence en général, sur la sienne en particulier, celle-ci n'étant pas toujours aussi facile et lumineuse qu'on le souhaiterait.

Mais assez de doutes, la Dent est là, sous nos pieds, on la sentirait presque bouger tant pour nous elle est vivante et représente quelque chose, et l'effort qu'elle nous demande pour nous rendre à son sommet, ne sera jamais à regretter.



Est-ce déjà à la Petite Dent dessus, paysage si caractéristique, qu'Amiguet esquissa ses premiers croquis. Très certainement pas. Nous sommes encore trop bas.



Le rude courage de ces fayards situés au dernier étage forestier, qui luttent contre l'âpreté de l'altitude et du climat. Une fois disparu seront-ils remplacés par d'autres ? Ce n'est pas certain, puisqu'il n'y a ici aucun jeune.



Ce fut là, à quelque dix mètres près, qu'Amiguet s'assit pour établir ses premières esquisses. Peut-on croire qu'il ait pu travailler d'après cartes postales ? Ce ne serait pas impossible non plus.



Ce petit sapin lutte pour sa survie. Il ne lui reste plus d'un peu d'écorce du côté d'en bas et quelques branches encore vivantes du même côté. Le reste est mort.



La pluie se rapproche alors que nous redescendons notre mythique colline.



Le chalet de la Petite Dent dessous, toit à quatre pans, magnifique création dont les plans sont dus à un Mouquin du Pont.



Un siècle et plus tôt. A peu près au même endroit, pour un même regard sur le lac de Joux.



L'incroyable flot de verdure de Sagne-Wagnard, et au fond de la vallée, d'autres flots couverts par la pluie.



C'est nouveau et l'on se pose plein de questions sur la valeur réelle de cette œuvre comme aussi sur son symbolisme. L'avenir nous dira ce qu'il en pense !

